

et ils sont en même temps plus doux et plus dociles. Tous les bestiaux subissent la même influence : chevaux, bêtes à cornes, moutons et porcs.

Ces faits peuvent servir d'enseignement à l'éleveur. La taille de ses bestiaux sera toujours en proportion de la nourriture qu'ils reçoivent. L'on comprend pourquoi les vaches canadiennes nourries presque exclusivement à la paille sont beaucoup plus petites que les Durhams, par exemple, qui reçoivent toujours une alimentation riche, abondante et variée, composée de bons pâturages en été, et de bon foin, de racines fourragères et de grains en hiver.

D'après cela, si, pour améliorer son bétail, l'éleveur veut introduire une race plus forte que celle qu'il possède déjà, il lui est impossible d'arriver au succès. Ces animaux de grande taille, plus exigeants sous le rapport de la nourriture, ne trouvent pas dans leur nouvelle situation les conditions d'alimentation dont ils ont besoin ; ils dégènerent bientôt, et au bout de quelques années servent même de primeur à la race canadienne. Les croisements que cet éleveur fera entre la grande race et la petite ne réussiront pas mieux. Les produits de ces croisements, beaux d'abord, ne conserveront pas leurs brillantes qualités, parce le régime leur fait défaut.

Tout autre serait le résultat, si l'on améliorait la culture avant de commencer le perfectionnement du bétail. — (A suivre.)

#### La culture du sol.

Un ami de la *Gazette des Campagnes* nous disait, il y a quelques jours : " Malgré les nombreuses et fréquentes recommandations que vous faites aux cultivateurs de s'attacher davantage à la culture du sol et d'y retenir leurs enfants, nous aurons encore d'ici à long temps à regretter l'expatriation de nos compatriotes vers les États-Unis, car le travail agricole se paie trop cher, vu la rareté de la main-d'œuvre dans nos campagnes ; de plus, la vente des produits se fait à des prix qui ne compensent pas les frais de culture..... "

Nous ne contesterons pas que pour ces raisons et pour bien d'autres que l'on n'ose avouer, l'agriculture est à l'état de souffrance ; mais ce que l'on ne saurait ignorer, c'est que le commerce et l'industrie ne présentent guère plus d'avantages. Ce que nous savons encore, c'est que les cultivateurs peuvent tirer un meilleur parti de leur position en visant à une sérieuse économie et en améliorant davantage leur système de culture.

Nous ne recommandons pas de faire des dépenses extravagantes en améliorations agricoles, mais nous croyons qu'avec des soins, de la réflexion à l'égard des différents travaux que la culture exige et une conduite judicieuse au point de vue économique tant à l'extérieur qu'à l'intérieur d'une ferme, on pourrait obtenir du sol d'abondantes récoltes, lui faisant rendre le double, même le triple de ce qu'il produit, en l'améliorant suivant nos moyens. Toutes ces choses pourraient être obtenues, si le cultivateur savait calculer, s'il tenait un compte sérieux et journalier de ses dépenses, de ses pertes comme des profits qu'il réalise par la vente de ses produits : chaque jour il verrait où il en est, et il serait à même d'opérer des

économies qui lui permettraient d'améliorer la culture de sa terre. Si nous agissions toujours et strictement d'après ces principes, notre agriculture ne tarderait pas à se trouver dans une meilleure condition. De leur côté, les industriels, les négociants et les commerçants feraient de meilleures affaires ; car quand l'agriculture est en souffrance, tout souffre, les affaires de toutes sortes sont paralysées.

Malheureusement nos populations agricoles se sont trop habituées à répéter ce cri d'alarme trop général dans nos campagnes : " L'agriculture ne paie pas. " Si nous n'avons pas pour notre pays l'estime qu'il mérite, c'est que nous sommes trop portés à rejeter sur son sol et son climat, ce qui devrait être attribué à notre insouciance de l'agriculture, à notre négligence, au luxe effréné qui envahit nos campagnes, à la boisson qui cause des ravages allarmants et toujours de plus en plus croissants, et à la paresse qui n'est pas le moindre de nos défauts.

Si l'agriculture n'est pas autant en honneur qu'autrefois, c'est que nous apprenons que trop à nos jeunes gens à la mépriser, par nos plaintes constantes et nos appréhensions à l'égard d'une profession que les rois mêmes tenaient à honneur d'exercer, tandis que nous n'avons pour elle que du mépris. Il y a sans doute d'honorables exceptions, et nous pouvons presque signaler du doigt ces vaillants agriculteurs qui font l'honneur d'une paroisse. Ce ne sont pas ces hommes si profondément attachés au sol qui se plaindront que ceux qui ont en mains nos destinées agricoles, nos gouvernants, n'ont pas assez fait pour aider à promouvoir le progrès agricole dans notre pays, car ces agriculteurs se feront toujours un scrupuleux devoir de profiter des encouragements qui leur sont accordés en se faisant un devoir de s'inscrire comme membres de nos sociétés d'agriculture et d'aider, autant qu'il leur est possible, à l'établissement d'un cercle agricole dans leur paroisse.

Comme journaliste agricole, nous n'avons personne à flatter, personne à ménager ; et c'est pour nous un devoir de conscience de signaler les dévouements partout où ils se trouvent comme d'indiquer les maux qui sont une occasion de pauvreté pour notre agriculture. Jamais nous ne nous départirons de ce privilège, n'importe sous quelle considération : c'est ainsi que nous comprenons la mission du journaliste qui avant tout doit servir les intérêts de la religion et de son pays, fut-il pour cela laissé dans le plus complet isolement. Nous ne comptons pas dans l'accomplissement de notre mission sur le plus ou moins d'argent à recevoir, mais sur un devoir à exécuter.

Quel est le remède à apporter aux souffrances de notre agriculture ? Il est entre nos mains, et de facile application. Pour les adultes, pour les hommes réfléchis et qui comprennent la position dans laquelle ils se trouvent, il suffit de ne pas être les ennemis incarnés de leurs propres intérêts, et de mettre à profit tous les avantages qui leur sont offerts pour entrer dans la voie du perfectionnement agricole. Depuis plus de quinze ans, nous leur recommandons de s'occuper de leurs propres affaires, non pas isolément, mais en associations de cercles agricoles, ou comme nous sommes convenus de les appeler aujourd'hui, en " Cercles de St-Isidore de laboureur. " Nous comprenons assez la mission de ces cercles pour qu'on n'aie